RÉDACTION & ADMINISTRATION :
ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir, N° 12
TOURCOING, rue Verte, 56

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
3 mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.

L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain quotidien

PRIX DES ANNONCES
ANNONCES ..... 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES ..... 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS ..... 0 fr. 75 —
LOCALES ..... 1 fr. 00 —

Les annonces sont reçues à LILLE, aux bureaux du Journal et PARIS, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 40.

TÉLÉPHONE

Les Trompettes de Jéricho

La grande épuration de l'affaire de Panama ne va pas sans mettre en ébullition les cervelles des chefs du parti ouvrier.

Voici M. Jules Guesde qui part en guerre, comme Malboroug, non point seulement avec des arguments empruntés à l'arsenal de la rhétorique pure, mais avec tout l'attirail des appels aux armes et à l'insurrection.

Sur les conseils de cet homme sagace, les comités révolutionnaires vont nommer des délégués qui de leur côté vont embrigader des légions à l'aide desquelles on jettera le Parlement par les fenêtres.

M. Jules Guesde joue au Bonaparte, seulement, ce féroce collectiviste oublie qu'il y a en France de bons gendarmes et c'est cette simple considération qui nous permet de dormir sur nos deux oreilles dans la tranquillité paisible de gens dont le lendemain n'est pas sérieusement menacé.

Si l'on en croyait les déclarations du grand manitou qui traine Lafargue après ses chausses, il faudrait, le jour même de la rentrée des Chambres, adresser un vrulent appel à l'armée, marcher sur l'Elysée et s'emparer par la force du Palais-Bourbon.

C'est admirable de simplicité en tant que programme, mais de là à exécuter ce projet génial, il y a au moins un cheveu.

On se contente aisément de grands mots sonores dans les sphères collectivistes. On accepte volontiers comme argent comptant la fausse-monnaie des théories marxistes. On applaudit à tout rompre les orateurs qui prêchent la guerre sociale, l'internationalisme, la revanche des petits contre les gros et en un mot toutes les variantes de la formule universelle : Ote-toi de là que je m'y mette.

Malheureusement, ceux qui y sont, ont parfois le tort de se cramponner surtout quand ils n'ont pas de bonnes raisons pour s'en aller, et c'est tout à fait le cas.

Ce que cherche M. Jules Guesde, c'est le renversement de la République pour y substituer un état social qui tiendrait un peu de l'anarchie comme système et du chaos comme résultat.

Le grand chef du collectivisme, en présence des révélations du Panama voudrait bien ne faire aucune sélection et jeter tout ce qui est en place à la voirie ou à l'égout

Pour M. Jules Guesde, tout est pourri dans l'Etat. Il y a lieu de tout remplacer et il arrive, nouveau messie, avec son cortège d'apôtres, hommes purs n'ayant connu encore que l'appétit, mais jamais la satiété.

Il y a temps pour tout et à la longue, on se fatigue d'être un ventre creux.

C'est sur ce raisonnement qu'est basée la nécessité du nouvel édifice social à bâtir.

M. Jules Guesde en est, pour l'instant, à prévenir M. Carnot qu'il va prochainement aller l'assiéger dans son palais.

Il l'avertit que les grands jours sont proches où lui, Jules Guesde viendra faire camper ses légions dans les jardins de l'Elysée.

Et M. Carnot ne paraît pas se préoccuper le moins du monde des avertissements du nouveau prophète.

La République procède elle-même à un vigoureux nettoyage de ses écuries. Elle lessive à grands seaux d'eau, et ce n'est généralement pas le cas des gens qui ont l'intention de quitter une maison.

Le peuple de France qui applaudit à ce lessivage sera fort surpris des projets publiquement affirmés de M. Jules Guesde, mais pas plus que nous, il n'en éprouvera la moindre inquiétude.

Alors même que derrière M. Guesde, M. Lafargue nous apporterait dans sa poche un traité d'alliance avec les gens de Cuba ou de Porto-Rico, nous ne croyons vraiment pas qu'il y ait lieu de donner satisfaction aux désirs de ces aimables citoyens.

Ils peuvent marcher tout à leur aise sur le Luxembourg, sur le Palais-Bourbon et même sur l'Elysée.

Ils ont beaucoup de chance en agissant ainsi de gagner un siège, — à Mazas, mais c'est à peu près tout ce que pourra leur rapporter leur équipée.

Nous voulons espérer pour ces gens trop pressés, qu'ils en resteront à la phase des moulinets théoriques.

Il y a si longtemps qu'ils se démènent à la façon de ces choristes de théâtre qui hurlent à pleine voix : — Marchons, courons, volons ! ; volons, courons, marchons ! sans toutefois bouger d'un pas, qu'il est fort probable que la manifestation annoncée restera à l'état éternel de projet.

Il y a déjà bien longtemps que les murs de Jéricho s'écroulèrent, au son des trompettes.

Les murs de la République sont d'un mortier plus solide et les trompettes les plus retentissantes du collectivisme n'arriveront même pas à les ébranler.

E. LAGRILLIERE-BEAUCLERC.

NOS DÉPÊCHES

Service spécial télégraphique et téléphonique de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing

LE PANAMA

LA TENTATIVE D'EMPOISONNEMENT

Sur Cornélius Herz

Le *Gaulois* parle à son tour des détails de la tentative d'empoisonnement dont aurait été victime Cornélius Herz. Nous reproduisons son article à titre de document :

Un inventeur du nom de Gina — c'est ce que le nom même d'un des personnages de Balzac, dont nous parlions tout à l'heure, — qui s'occupait plus spécialement de gravures sur métaux, et qui, dans ses recherches patientes et ardues, n'avait trouvé que la misère et la détresse pour lui et les siens, vint un jour, en 1889, trouver M. Cornélius Herz et lui dit :

— Monsieur, je viens vous demander pardon à genoux. Je suis un grand coupable.

— Expliquez-vous, dit M. Herz.

— Mes remords me tuent. Je n'en puis plus et j'aime mieux vous dire la vérité.

— La vérité !... La vérité sur quoi ?... Je ne comprends pas...

— Voici les faits :

Il y a quatre ou cinq mois, M. le baron de Reinach m'a fait venir. Il m'a interrogé sur mes travaux, sur mes recherches.

Il m'a demandé si, dans ces travaux et ces recherches, je n'avais pas parfois des substances toxiques, des poisons.

Je répondis qu'en effet, certaines des fioles éparses sur la table contenaient des poisons, et des poisons violents.

M. de Reinach réfléchit un instant, regarda les fioles, les examina ; puis, sortant enfin de son silence, il me dit tout à coup :

— Est-ce que M. Cornélius Herz vient vous voir quelquefois ?

Je répondis que je recevais, en effet, sa visite assez souvent, attendu que M. Herz, qui s'occupait d'inventions de tout genre, avait entendu parler de mes recherches, s'y était intéressé, avait voulu les connaître et m'avait aidé.

Alors, M. de Reinach, baissant la voix et après s'être assuré que personne ne nous entendrait, me dit, en cherchant ses phrases, ses mots : Quelques gouttes de ces poisons, n'entrent pas, et un homme est mort... Un accident est vite arrivé. Il est très explicable... Une imprudence ! Eh ! bien, si M. Herz commet cette imprudence chez vous — et M. de Reinach sourit cruellement — il y a 100,000 fr. pour vous.

Cent mille francs ! c'était pour moi la fortune, le succès, ce qu'il me fallait pour mettre au jour toutes mes inventions.

Je demandai à réfléchir. Des jours et des mois se passèrent et je n'entendis plus parler de rien. Enfin, hier, j'ai reçu un petit flacon et une enveloppe contenant vingt mille francs. Les voici.

— Mais interrompit alors M. Cornélius Herz, cet peut-être une plaisanterie ! Vous voulez vous moquer de moi ?

— Où aurais-je trouvé ces vingt mille francs ? Et cette enveloppe ? Regardez l'écriture de l'adresse.

M. Cornélius Herz avait alors regardé l'adresse écrite sur l'enveloppe et constaté qu'elle était bien de la main de M. le baron de Reinach.

Cette constatation faite, M. Cornélius Herz se décida à porter plainte contre M. de Reinach pour tentative d'empoisonnement. Une entrevue eut lieu entre MM. de Reinach et Cornélius Herz ; elle fut terrible. Cependant M. de Reinach réussit à obtenir de M. Herz qu'il ne porterait point cette plainte. Mais son sort était entre les mains de M. Cornélius Herz, celui-ci en usa et abusa, car c'est grâce à cette menace, toujours suspendue sur la tête de M. de Reinach, qu'il le fit passer par toutes ses conditions pécuniaires, et l'obligea à peser sur ses amis politiques quand il en eut besoin.

La mort de M. Barbe

Un de nos confrères du matin, parlant de la mort de M. de Reinach, qui, d'après lui, serait le résultat d'un crime, disait mardi qu'il serait possible qu'on rapprochât cette mort de deux autres morts soudaines.

Il paraîtrait que l'une des deux morts soudaines visées par notre confrère ne serait autre que celle de M. Barbe, ancien ministre de l'agriculture et président de la Société de Dynamite.

Or, tout le monde sait que M. Barbe a succombé le 20 juillet 1890 à une congestion cérébrale qui l'a frappé dans ses bureaux, rue d'Aumale, 17, à quatre heures du soir, au milieu de ses employés et de tout le personnel des bureaux de la dynamite, entouré de quatre ou cinq médecins appelés en hâte, parmi lesquels on pourrait citer MM. les docteurs Cuffer et Parié.

Pendant deux heures, ces médecins ont employé inutilement tous les moyens usités en pareille circonstance, saignées, insufflations, sinapisme, etc., pour combattre les progrès de l'hypérémie cérébrale.

C'est ce qui a été affirmé encore mardi soir par un homme de très digne de foi, qui a assisté à l'agonie et à la mort de l'ancien ministre de l'agriculture.

Un rapprochement avec l'empoisonnement de M. de Reinach la mort subite du garçon de recette Davoust.

Les papiers d'Arton

Plusieurs journaux ont annoncé que les papiers d'Arton étaient entre les mains de M. Mermeix, député de Paris, et que ce dernier, avec son habituelle obstination, allait en révéléations sous ce titre : *Les Coulisses du Panama.*

M. Mermeix écrit à un de nos confrères, pour lui dire que toutes ces nouvelles sont inexactes.

Le copie de lettres de M. Fontane

Contrairement aux informations publiées ce matin par certains journaux, il est inexact qu'on ait saisi le copie de lettres de M. Marius Fontane et qu'on ait trouvé la preuve que 104 députés seraient compromis.

Les perquisitions faites, il y a plusieurs jours, chez M. Marius Fontane, au moment et à la suite de l'arrestation de ce dernier, n'ont nullement la saisie que de papiers qui n'apportent aucun élément important à l'information judiciaire et qui, en tout cas, ne renferment rien qui soit de nature à permettre d'incriminer 104 députés.

Conflit probable

Il ne serait pas impossible qu'à la rentrée la lutte entre la commission d'enquête et le gouvernement prît de graves proportions.

De nombreux commissaires voudraient obtenir de M. Bourgeois qu'il prit l'initiative d'un projet à peu près semblable à la proposition Fourquery de Boisserin.

La commission prétend qu'elle ne peut absolument rien faire si elle continue à être privée du pouvoir judiciaire. L résistance de M. Bourgeois serait formelle, plus formelle que par le passé.

La commission saisirait alors de prétexte pour provoquer une séance tumultueuse et se démettre avec fracas de ses pouvoirs.

Elle adresserait peut-être ensuite, un manifeste au public.

M. Ribot semble redouter les embarras qu'il prévoit dans un avenir prochain.

UN ÉMULE DE CORNÉLIUS HERZ

Un de nos confrères pose une question très juste. On parle de tout le monde dans cette affaire de Panama, on accuse une foule de gens, on demande des comptes à beaucoup et il en est un qu'on oublie complètement, qu'on laisse complètement de côté, M. Hugo Oberndorffer.

Ce M. Hugo Oberndorffer est celui-là même qui a reconnu devant la commission d'enquête avoir encaissé plus de 12 millions pour avoir trouvé, disait-il, la formule de la dernière émission de Panama. Il a même reconnu avec un dédain profond pour les commissaires enquêteurs, que l'emploi qu'il avait pu faire de ces douze millions ne regardait personne.

L'observation de notre confrère est juste, Le rôle que paraît avoir joué M. Hugo Oberndorffer est aussi considérable certainement que celui de Cornélius Herz; et c'est un peu d'injustice que de s'occuper exclusivement de celui-ci.

LA COMMISSION D'ENQUÊTE

La sous-commission d'enquête s'est réunie dans l'après-midi pour continuer l'examen des pièces qui lui ont été soumises. Elle s'est occupée plus spécialement de celles qui ont trait à la publicité. On affirme qu'elles ne donneront pas lieu à un rapport spécial ; elles seraient simplement l'objet d'une annexe au rapport général.

L'INSTRUCTION JUDICIAIRE

L'instruction de l'affaire de Panama se poursuit activement. Comme tous les matins, M. Franqueville s'est rendu mercredi, à la première heure, à son cabinet, où il a continué l'examen des nombreux papiers saisis. Il a entendu dans l'après-midi les inculpés libres qu'il n'a encore pas interrogés.

Le secret le plus absolu continue à être gardé.

On redouble de précautions pour isoler le cabinet du juge et empêcher les témoins ou les inculpés, d'être vus par les reporters qui se trouvent aux aguets.

Mise en liberté provisoire

On annonce que MM. de Lesseps, Cottu, Marius Fontane et Sans-Leroy seront prochainement mis en liberté provisoire après avoir versé une forte caution.

M. de Reinach serait mort naturellement

Le Temps dont l'autorité donne aux nouvelles qu'il publie un cachet d'incontestable authenticité donne les renseignements suivants sur la mort du baron Reinach :

En attendant que les deux experts chimistes dont ils demandent l'adjonction soient désignés par le parquet, MM. Ogier et Bordes poursuivent leurs expériences pour arriver à déterminer les causes de la mort de M. de Reinach.

M. Brouardel a conféré hier à ce sujet avec M. Franqueville, juge d'instruction.

Immédiatement après l'autopsie, on avait admis, sur certains indices, que M. de Reinach avait absorbé de l'atropine. Or, on n'a, jusqu'à présent trouvé dans les viscères aucun trace de poison.

Ainsi la première hypothèse est détruite.

Les organes ont été reconnus absolument sains et le docteur Brouardel conclut à la mort naturelle.

C'est pour faire constater ce résultat inattendu que MM. Ogier et Bordas ont réclamé et obtenu une contre expertise.

LE PROCÈS
en Cour d'Appel

Le procès de Panama sera-t-il jugé par la première chambre de la cour d'appel ou par la cour d'assises? On a d'abord annoncé que ce serait par la cour d'appel, ensuite on a parlé de la cour d'assises ; on reparle maintenant de la cour d'appel.

Ce qui est certain tout d'abord et ce qui résulte des renseignements que nous avons pris à bonne source, c'est que personne, ni les magistrats, ni les avocats, ne fera rien pour entraver la marche de l'affaire.

L'avocat général Rau invitera la cour à ne pas se dessaisir de l'affaire, et les avocats sont d'avis qu'il faut en finir au plus tôt et ne pas compliquer davantage cette procédure déjà si fertile en incidents de toutes sortes.

Quant au procureur général, M. Tanon, il n'a pas encore manifesté l'intention de demander le renvoi des prévenus devant la cour d'assises.

Donc il est présumable que lorsque, le 10 janvier, MM. de Lesseps, Cottu, Fontane et Eiffel se présenteront devant la cour d'appel, c'est bien la cour d'appel qui les jugera.

Comme nous le disons plus haut, aucun des défenseurs n'a l'intention d'user des moyens dilatoires : donc l'affaire sera immédiatement discutée au fond.

Que pensent les prévenus des poursuites? Ils avaient cru être sûrs de leur acquittement ; la nuit même plus loin dans leurs espérances; ils ont la conviction que les debats, l'interrogatoire feront éclater leur entière justification ; ils sont aussi persuadés que le rapport de l'expert Flory viendra à l'appui de leurs déclarations.

Ils pensent pouvoir répondre victorieusement à toutes les accusations soit en ce qui concerne les gros bénéfices alloués aux entrepreneurs, soit en ce qui concerne les promesses faites au public du prochain achèvement du canal.

Ils espèrent donc sortir indemnes du procès.

Le chef de corruption

En ce qui concerne les accusat ons de corruption, les administrateurs de Panama étaient d'abord disposés à garder le silence sur les sommes d'argent que la Compagnie de Panama aurait eu à verser à celui-ci ou à celui là pour se ménager les votes favorables de la Chambre et du Sénat. Ils obéissaient vraisemblablement à cette crainte qu'en désignant des corrompus ils s'avoueraient implicitement des corrupteurs. Mais, à présent, la question de corruption dom ne tout, et il faut bien se tenir prêt à se défendre sur ce point capital.

Nous croyons savoir qu'en présence de ce qui se passe les prévenus ne se croient plus obligés au secret, et qu'ils diront tout à l'audience, s'ils n'ont déjà tout dit à l'instruction.

Ils ne croient pas pouvoir se contenter pour faits de corruption, car ils affirment n'avoir jamais eu l'idée de corrompre personne, et pouvoir prouver qu'ils ont seulement cédé à des intimidations et à des exigences sans nom. « Ils n'ont pris aucune initiative, nous affirme un de leurs amis bien au courant des trafics qui ont eu lieu; ils ont passé, la mort dans l'âme, par les conditions qu'on est venu leur poser. Ils n'ont été trouver personne; est-ce de leur faute si l'on est venu à eux ? Peut-on les frapper, parce que les consciences venaient, d'elles-mêmes s'offrir ? »

MM. Ch. de Lesseps, Cottu et Fontane auront donc à établir qu'ils ont répondu à des demandes et à des exigences en versant des sommes à des députés ou à des sénateurs qui venaient leur promettre leur concours contre argent comptant, et qu'ils n'ont pas spontanément sollicité ces concours.

Pour l'établir, il leur suffisait, nous assure-t-on, de se départir de la réserve qu'ils avaient jusqu'alors observée et de mettre la justice en possession des documents établissant leur bonne foi.

UN ENGIN INOFFENSIF

La cartouche de l'hôtel de Reinach

Nous avons dit, hier, qu'un ingénieur, nommé D... avait trouvé près de la porte de l'hôtel, autrefois occupé par M. le baron de Reinach, rue de Lisbonne, un engin de forme inquiétante qu'on avait pris, tout d'abord pour une cartouche de dynamite.

Aussitôt la machine infernale fut transportée au laboratoire municipal et examinée avec soin.

On s'aperçut alors que sa confection et son dépôt étaient l'œuvre d'un fumiste.

Dans l'intérieur, en effet, on n'a rien trouvé d'autre qu'un morceau de bois rond de la grosseur d'une bougie, enveloppé de papier parcheminé maintenu par du fil de ficelle.

Mais de dynamite, point de traces...

LES TRAVAUX DU CANAL

L'agence Havas reproduit sous toutes réserves la dépêche suivante dont elle ne s'explique pas le contenu :

Londres, 28 décembre.

Les journaux anglais publient le télégramme que voici :

New-York, 28 décembre.

Une dépêche de Panama annonce que la session extraordinaire du Congrès colombien a été close le 23 décembre.

La question du canal a été arrangée au mieux des intérêts de la Colombie et de la Compagnie qui sera constituée.

Les incidents qui ont éclaté à Paris n'ont porté aucun préjudice à la reprise des travaux.

Ils seraient plutôt favorables aux intérêts de l'entreprise.

Le complot contre la République

On lit dans le *Siècle* :

En province, la campagne est énergiquement menée.

De toutes parts, on nous signale l'activité déployée contre le gouvernement et la République par les agents de la coalition clérico-boulangiste et réactionnaire, qui allonnent le pays, en répandant partout les bruits les plus infâmes et en excitant les populations rurales à « débarrasser la France du joug des voleurs qui l'oppriment et la ruinent ».

Ce sont-là les propres termes dont on se sert pour désigner les républicains. On prend soin d'ajouter :

« Vous le voyez, la République est un gouvernement de voleurs. Il faut en débarrasser la France.»

Nous savons que les émissaires de la franc-maçonnerie sont en mouvement depuis l'interpellation Delahaye. Nous avons demandé la formation des comités paroissiaux d'hommes et de femmes sous le patronage et à l'instigation de chaque curé et de son conseil de fabrique. Ces comités sont constitués et fonctionnent dans la France entière.

Tout cela se fait en silence, sans mot dire, de manière à déjouer toute la vigilance de ceux qui sont disposés à lutter une fois de plus pour la défense de la République.

La « République Française »
ET LE COMTE DILLON

Les agences nous communiquent la note suivante, que la *République française* publiera demain, sous la signature de M. Joseph Reinach :

Le *Gaulois* me pose les questions suivantes :

1° Oui ou non, M. le comte Dillon ne s'était-il pas engagé à commanditer la *République française* ?

2° Oui ou non, M. Joseph Reinach a-t-il reçu quatre ou cinq visites au comte Dillon, pour le mettre en demeure de tenir ses engagements ?

3° Oui ou non, la campagne projetée du lancement de la candidature de M. Jules Ferry a-t-elle été abandonnée à la suite de ces visites infructueuses de M. Joseph Reinach à M. le comte Dillon ?

Je réponds :

1° En 1887, M. Dillon était représentant de la Compagnie des câbles Mackay, à Paris, et M. Denayrouse, administrateur-délégué de la *République française*; M. Denayrouse demanda à M. Dillon, qui était depuis longtemps lié avec lui, de prendre un intérêt dans la nouvelle société du journal. M. Dillon accepta de prendre cent actions de 500 francs *pour sa compagnie* et M. Denayrouse me le

---

Feuilleton de l'*Avenir de Roubaix-Tourcoing* 56

MORTEL AMOUR !

DEUXIÈME PARTIE

LA BELLE FLEURISTE

Ces demoiselles sont allées chez elle... C'est petit, mais charmant... Elle mène la vie la plus régulière, la plus tranquille du monde, et cette vie lui plaît. Comment voulez-vous triompher d'une fille placée dans ces conditions... La misère est le plus puissant auxiliaire des séducteurs comme vous contre les malheureuses qu'ils poursuivent, et là, ce n'est pas le cas...

Gabrielle baissa la voix.

— Et ne nous je ne vous appendrai rien en vous disant qu'il y aurait un moyen radical, mais il est de ceux dont on use qu'en désespoir de cause. — Et...

— Que voulez-vous dire ?...

— Plus tard... Essayez d'abord... Qui sait ?... L'ennui, un moment de faiblesse... un sentiment de reconnaissance, car au fond elle en a beaucoup pour vous...

— Soit, je la verrai. A quelle heure sortelle ?

— Cela dépend de moi, c'est-à-dire de vous...

— Neuf heures ?

— Si vous le désirez.

— Eh bien ! ce soir à neuf heures.

— Entendu ?

Le baron se leva en répétant :

— Neuf heures... mitiaurement ! Vous comprenez... à mon âge... dans ma situation, je ne peux pas faire les cent pas en face d'une fenêtre, comme un collégien qui guette une femme de chambre...

— Convenu.

Il allait sortir du petit salon quand la patronne lui dit :

— Attendez ! je dois vous avertir... Rose a une amie qui l'accompagne à peu près chaque soir...

— Elle se nomme ?...

— Thérèse, je crois. C'est une dame vendeuse de chez Croliné.

— Bon ! nous avons dit neuf heures ?...

— Précises.

— J'en fais mon affa re... Cette Thérèse ne nous gênera pas ce soir.

Le baron et la fleuriste échangèrent un coup d'œ l machiavél que.

Le millionnaire traversa le magasin et arriva auprès de Rose qui s'était remise à son guéridon :

— Qu'est-ce que vous allez me donner ? dit-il.

— Ce que vous voudrez, monsieur le baron.

— Un œillet !

— C'est bien maigre. Monsieur le baron dîne en ville ?

— Non, au cercle, tout bêtement.

— Alors, une rose cent feuilles...

— Comme vous voudrez !

Pendant ce temps, elle entoura une rutte rose de deux brides de verdures informes et leur donna une grâce particulière.

Et souriante, de son joli sourire triste, en montrant ses blanches dents admirablement rangées, elle dit :

— Je suis certaine que M. le baron ne sait pas ce que c'est que cette herbe-là.

— Ma foi, non !

— Eh bien ! ça se nomme la fougère couronnée du Canada.

— Diable ! Vous devenez savante, Rose.

— Je tâche. Il faut bien savoir ce qu'on fait. Seulement il n'y en a qu'une pareille même qu'on aurait balayée dans les ordures...

— Merci !

— Ce que je vous en dit est pour vous prouver que si on veut rien n'est perdu.

Elle passa le petit bouquet dans la boutonnière de la redingote.

Elle touchait presque le gilet du baron de sa poitrine ferme et fraiche modulée par le corsage dont sa peau soulevait la mince étoffe.

Le baron profita de ce rapprochement :

— Rose, dit-il à voix basse, il faut que je vous parle...

— A moi ? fit elle en tressaillant comme si une torpi le l'avait touchée.

— J'ai des choses sérieuses à vous dire. Vous ne pouvez pas refusé de m'entendre...

— Non sans doute.

— Ce soir je vous attendrai à la sortie du magasin...

Elle ne prononça pas un parole.

Il ajouta :

— A quelques pas de là... Au coin de la rue Saint-Honoré et de la rue Royale. Voulez-vous ?

Il la regarda.

Elle était d'une pâleur effrayante et tremblait comme une feuille.

Indécis, il lui demanda :

— Vous ne me faires pas, au moins ?

Il essayait de cacher son émotion, mais l'incertitude de la réponse l'agitait visiblement.

Rose murmura d'une voix à peu près inintelligible.

— Non, monsieur.

— A la bonne heure ! fit-il en respirant.

— Donc, à ce soir.

— Si vous voulez.

Plus tard, il monta au premier étage.

Là, il était chez lui. Caroline n'avait rien à lui refuser. Il ne s'adressa même pas à elle.

Sarah, la première, était occupée dans les salons de vente.

Il alla droit à elle et la tirant à part :

— A quelle heure le départ des employées ? demanda-t-il.

— Cinq heures.

— Ce soir ?

— Monsieur le baron a besoin de le savoir ?

— Oui.

Nous sommes en pleine saison, jusqu'au grand prix. On est écrasé de besogne.

— Alors ?

— Je ne pense pas qu'on ferme avant dix heures.

— C'est bon. Il ne faut pas qu'on ferme avant dix heures, vous entendez ?

— Compris.

Le juive n'en demanda pas davantage. Le baron avait appuyé sur les mots d'une façon très signifi ca... Mademoiselle Sarah savait ce que lui valaient ses complaisances. Tout se paie dans ce monde bizarre où les affaires sont plus variées qu'on ne pense.

Et voilà comment ce jour là, les demoiselles et ouvrières de Caroline Lebret, ignorant la cause de leur emprisonnement, sortirent des ateliers et du magasin une grande demi-heure plus tard que les autres jours.

Gabrielle et Sarah devaient tenir parole chacune de leur côté.

A neuf heures, militairement, la fleuriste donna la volée aux oiseaux qu'elle tenait en cage.

Jamais on ne vit une plus belle soirée de printemps. Pas un nuage au ciel.

Rose se disposait à sortir, triste, le front plissé, toute vêtue de noir, car jamais depuis son départ du Morvan, elle n'avait porté que des vêtements sombres, presque des vêtements de deuil. C'est à peine si elle se permettait une fleur ou un ruban sur son chapeau.

Gabrielle, qui remarquait son trouble, s'approcha d'elle.

— Le baron vous a parlé tantôt, dit-elle. La jeune fille leva la tête.

— J'ai vu et le connais le mon le, reprit la patronne d'un ton maternel. Je ne sais pas les intrigues de M. Lorenzo, votre sujet, mais il vous porte beaucoup d'intérêt. Il faut avant tout éviter de le froisser. Il vous a rendu service. Vous êtes une honnête fille et tout le monde vous aime ici, moi surtout. Le baron est très doux... très dévoué au fond à ceux qu'il aime... C'est pour vous une précieuse connaissance. Je ne me permettrai pas de vous donner un conseil et je n'aime pas à me mêler de ce qui ne me regarde pas... Seulement soyez adroite... Concilier les sentiments que vous pouvez avoir avec la reconnaissance que vous lui devez. On peut accepter une proposition, quelle qu'elle soit, ou la refuser avec grâce... Je vous en dis assez... Faites ce que vous voudrez ! Qu'est-ce que je désire, moi ?... Que vous réussissiez... que vous sorgez à votre avenir... J'ai de l'amitié pour vous, une grande. Et j'espère vous le prouver plus tard... Allez...

La dévote qui confirme des communiantes en robe blanche, rangées dans le nef d'une église, et leur applique sur la joue une tape affectueuse en leur donnant à baiser son anneau pastoral, n'a pas plus d'onction que cette patronne qui, dont la jeunesse avait été plus qu'orageuse, en prononçant ce petit discours qui n'était ni chair ni poisson et n'avait pour but que de sauvegarder l'avenir et d'éviter une rupture désastreuse pour les intérêts de la fleuriste.

Rose Brinon l'écouta avec patience, presque avec plaisir, et la remercia d'un regard indiquant qu'elle allait essayer de suivre ses conseils.

Sortie sur le trottoir, elle examina les fenêtres du premier étage.

Elles étaient brillamment éclairées.

Là, malgré l'heure, on restait en pleine activité.

L'espace d'une seconde, un frais minois se colla aux vitres et deux yeux assez vifs échangèrent avec ceux de Rose un regard plein de regret.

Pour le moment, Thérèse, l'amie, la camarade, sentait en vain à sa liberté et ne pouvait sortir.

Rose continua son chemin vers la rue Saint Honoré.

A l'angle du trottoir, une victoria stationnait, attelée de deux chevaux impatients.

Rose s'approcha. Le baron était dans sa voiture ; il lui tendit la main, l'attira doucement, et, deux minutes plus tard, sans autre événement, elle se trouvait, elle aussi, mollement assise, emportée par les deux chevaux qui se dirigea ent vers la Concorde d'un trot rapide, souple et cadencé.

V

PENDANT UNE VALSE

L'enlèvement de la jeune fille s'était opéré avec tant de soudaineté que le baron n'avait eu le temps ni de réfléchir ni de penser.

Quand nous disons enlèvement, il ne faudrait pas prendre les choses au tragique.

Il ne s'agissait pas là d'une de ces surprises à main armée si rares dans la vie, si communes dans les romans et par suite desquelles une jeune fille, bâillonnée par d'infâmes ravisseurs est traînée dans un carrosse qui l'emporte ventre à terre au donjon isolé, où elle doit subir les derniers outrages.

Le baron Maxime Ferney des Ormes n'ignorait pas de ces moyens d'une autre âge.

Il se contentait, en homme civilisé ; il comptait sur la séduction de ses paroles, sur son influence, sur celle de sa bourse et le prestige de sa condition.

Il était par la seule persuasion qu'il entendait triompher.

Il voulait causer, tenir auprès de lui un moment cette jolie fille dont la seule vue lui donnait des palpitations. Il la contraindre à l'écouter.

Or, quoi de plus propice aux entretiens particuliers qu'une promenade en tête à tête dans la demie-obscurité du soir, en parcourant ces avenues au bord desquelles les bec de gaz s'alignent, montrent le chemin silonné d'équipages et laissant discrètement les voyages dans l'ombre ?

D'abord Rose se tint pelotonnée dans un coin de la victoria aux souples ressorts, avec comme douillets et frais.

Mais elle n'avait pu qu'ouvrir quelques mots étouffés :

— De grâce... monsieur le baron... je ne veux pas... Où me conduisez-vous ?

Le baron Maxime la rassura d'un sourire et lui dit doucement :

— Pourquoi trémir ?... Suis-je si terrible. Ne craignez rien...

— Que dira-t-on !...

— Eh ! que voulez-vous qu'on dise en même qu'on pense?... Vous voilà seulement?... Et d'ailleurs, croyez-vous qu'on s'occupe de nous.

C'est l'avantage de cet immense Paris. Au milieu de la foule indifférente, on y trouve l'isolement du désert.

Les deux domestiques, le cocher et le valet de pied, n'avaient pas même tourné la tête.

Raides sur leur siège, imposants tous deux par la taille, bien campés, le cocher épaté et massif comme il convient à un serviteur de bonne maison, gras et bien nourri, le valet de pied plus leste, plus nerveux, bottés dans leur livrée marron à boutons d'or, le chapeau brillant et cossu, ils ne semblaient pas en rien se douter de la présence de Rose à côté de leur maître.

(*A suivre*) Charles MÉROUVEL.